

LE SACREMENT DE LA PAIX.

FRANÇOIS BOUCHET.

La vertu n'est vraie qu'autant que tous les biens dont elle use bien, toutes les actions dans le bon usage des biens et des maux, elle les rapporte et se rapporte elle-même à cette fin où nous jouirons d'une paix au-dessus de toute paix.

Saint Augustin,
Cité de Dieu, XIX, 10.

QUAND le dernier et le plus grand des Juges fut mort, David se retira dans le désert. Il y avait un homme extrêmement riche, qui s'appelait Nabal, et qui avait son bien sur le Carmel. David envoya dix messagers pour le saluer de sa part et lui dire : « Que la paix soit avec mes frères et avec vous ; que la paix soit en votre maison ; que la paix soit sur tout ce que vous possédez ». Mais Nabal rebuta les ambassadeurs de David avec rudesse. Alors David leva une armée d'environ quatre cents hommes et marcha vers Nabal. Nabal avait une femme du nom d'Abigaïl. Un serviteur vint la trouver et lui annonça que quelque grand malheur était près de tomber sur sa maison, à cause des propos outrageux de son mari. Abigaïl alla en hâte à la rencontre de David

pour apaiser sa colère et pour l'empêcher de punir de mort l'insolence de Nabal. C'est alors que David proféra ces paroles mémorables : « Que le Seigneur le Dieu d'Israël soit béni de vous avoir envoyée aujourd'hui au-devant de moi. Que votre parole soit bénie, et soyez bénie vous-même, de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang, et de me venger de ma propre main. » Et ayant reçu d'Abigail les présents qu'elle avait apportés, il lui dit : « Allez en paix en votre maison ».

David fut un guerrier. Devenu roi, il continua à donner l'exemple de la bravoure. Il mena successivement des combats contre les tribus de Palestine, les Philistins et les Chananéens, et contre les nomades arabes du désert, les Ammonites, les Moabites et les Amalécites. Il repoussa les envahisseurs, il assujettit les nations, il unifia le royaume, et l'histoire de son règne est un récit ininterrompu de batailles, de sièges, de conquêtes. Mais David fut aussi un musicien et un poète. Dans presque tous les versets des Psaumes, nous l'entendons se plaindre de ses ennemis. C'étaient les ennemis de Dieu, les prévaricateurs, qui renversaient son héritage avec la hache et la cognée, usaient de violence et s'en vantaient, qui humiliaient les serviteurs, opprimaient les pauvres, dressaient des embûches aux innocents, méditaient l'iniquité dans le secret de leur couche et se prostituaient aux créatures ; et les idolâtres, qui désobéissaient à Dieu, non seulement dans la pratique extérieure de ses commandements, mais dans la conformité des actions avec les dispositions sincères du cœur, qui rendaient un culte impie aux morts, érigeaient des statues, consacraient des temples, offraient des sacrifices pour apaiser les mânes, se livraient à la divination, évoquaient les ombres et s'adonnaient à des rites pernicieux. On ne doit pas s'étonner que les écrivains de l'ancien Testament, et avec eux David, maudissent les ennemis de

Dieu, qui sont les leurs, et qu'ils appellent sur eux les rigueurs du dernier Jugement. Mais des hommes aussi éloignés de tout sentiment de mépris, de tout désir de vengeance, des hommes aussi élevés au-dessus du souvenir d'une offense, n'ont pu entendre à la lettre de pareilles expressions ; et de fait, dans les Psaumes, elles sont toujours conditionnelles ; David affirme que Dieu couvrira les méchants de confusion et d'opprobe, qu'ils périront et qu'ils seront exterminés de la terre s'ils ne viennent pas à résipiscence. Comment se réjouirait-il de la ruine des hommes même les plus malfaisants, même les plus ingrats, lui qui pour eux se couvre de cilice et de cendre ? Comment ce prince se plairait-il à voir les vaincus avilis, lui qui trouve tant de charmes dans la clémence et dans la compassion ? Ses paroles sont donc des menaces plutôt que des imprécations. Mais on peut leur prêter un sens plus élevé. Ce sont, selon saint Jean Chrysostome, de véritables prédictions : c'est ainsi que David annonce la punition du traître Judas et celle de la nation juive, qui devait être bannie, chassée de son pays et éprouvée par des tribulations. Il ne le souhaite pas, mais il le prévoit ; ce ne sont pas même des menaces, mais des oracles de l'esprit prophétique.

L'admiration de la justice divine remplit David de confiance, de bonté et d'onction. De là ses hymnes, et cet amour perpétuel qu'enflamme la considération des œuvres de Dieu, leur excellence, leur ordre, leur variété ; et parmi toutes ses œuvres, la plus belle, l'alliance formée par Dieu avec le genre humain ; et dans cette alliance, la plus grande, la loi dictée par Dieu au peuple d'Israël. C'est elle que David embrasse ; c'est à elle qu'il s'unit ; il se forme sur sa rectitude et sur son équité ; il se dirige, se défend, se fortifie par elle : voilà ses armes, son bouclier, son ornement, sa beauté. Mais après que ce roi, emporté

par les colères et par les voluptés, se fut écarté de la loi, il fit entendre des gémissements tristes et continuels. Ses membres se desséchèrent. Le pardon même n'arrêta pas les ruisseaux de larmes qui coulaient sur sa poitrine.

Les Psaumes, tous les écrits de l'ancien Testament, peuvent aussi être lus figurativement. C'est ainsi que la tradition chrétienne a recherché le chef et les membres sous les symboles de l'histoire. Lorsqu'elle entend parler de David et de ses enfants, de leur grandeur et de leur faiblesse, des guerres et de la paix, de la captivité et de la délivrance, de l'exil et du retour, elle découvre sous ces emblèmes Jésus-Christ, son Église en proie aux travaux et aux périls, les persécutions des saints, les luttes des croyants, les desseins des ennemis visibles et invisibles, les tentations, les défaillances, les repentirs, les abandons, les redressements, toutes les affections humaines enfin, les tristesses et les joies ramenées à l'usage que les chrétiens doivent en faire. David a tout connu, la faveur et la haine des puissants, l'inconstance du peuple, l'infidélité des amis, la révolte d'un fils, et cependant il a considéré, non la malice des hommes, mais la main prévoyante de Dieu. Trahi de tous côtés, il s'est tourné vers la montagne et vers le ciel, et il a mis dans la prière et dans les chants son secours et sa consolation. C'est ainsi qu'il a prévenu la paix de l'Évangile, comme s'il eût entendu ces paroles : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ».

La veille de sa Passion, après avoir accompli le mystère eucharistique, Jésus-Christ, dans ce discours que saint Jean nous a conservé, s'exprime ainsi : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne ». La paix, non plus la paix

venue du dehors, désirée, poursuivie, incertaine ; mais la paix inébranlable, déposée en l'homme par une bonté souveraine, par un amour invincible, voilà le don du Christ offrant son corps en sacrifice. C'est une paix sacramentelle puisque, lors de la communion, elle est liée à sa présence sous les deux espèces. Le Christ, partageant le pain et le vin avec les apôtres, inaugure le magistère de l'Église, qui de la terre se continue au ciel, et institue cette charité transcendante par laquelle, dès à présent et pour l'éternité, chacun participe à l'œuvre de tous et tous à l'œuvre de chacun, dans la jouissance mutuelle de Dieu. Avant la rédemption, la paix divine n'est que partielle, parce que le fond du dissentiment entre Dieu et l'homme subsiste toujours. Une paix complète, profonde, intime, était promise pour l'époque messianique. En venant dans le monde, le Fils de Dieu a apporté sa paix, la paix dont il est à la fois l'auteur et la substance, celle que les Juifs ont rejetée. Lorsque le Christ entre dans Jérusalem, il pleure en regardant la ville, et dit : « Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! »

Il n'est guère surprenant de voir combien dans l'Écriture il est parlé de la paix, quand on sait à quel point la loi ancienne, et l'Église depuis, ont insisté sur la faiblesse et la misère humaines, sur la fragilité du bonheur en ce monde. Dans l'ancien Testament ce sont, à la pensée de celui qui doit venir et dans la prescience de cette paix que lui seul apportera, des paroles comme celles-ci : « J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au dedans de moi, parce qu'il annoncera la paix pour son peuple, pour les saints et pour ceux qui se convertissent en rentrant au fond de leur cœur. Son salut est assurément proche de ceux qui le craignent, et la gloire doit habiter dans notre terre. La miséricorde et la vérité se

sont rencontrées, la justice et la paix se sont donné le baiser ». Chez les prophètes, la paix est présentée comme le don messianique par excellence, comme le bien essentiel qui épouse et remplit toutes les dimensions de l'existence. Le Messie sera appelé par Isaïe « Prince de la paix ». Il justifiera ce nom en prenant sur lui le châtimeur qui permettra à la créature de rentrer en paix avec le Créateur. La paix est donc toujours d'une manifestation de Dieu. Cela voudrait-il dire que l'homme n'ait qu'à rester passif à son égard ? Il est bien entendu que non, puisque l'homme au contraire est appelé à y participer activement par sa réponse à l'interpellation divine. Par le nouveau Testament, l'abîme entre Dieu et la créature humiliée est comblé. La saisissante nouveauté de la paix que le Seigneur envoie aux hommes est soulignée par saint Matthieu dans l'expression même de la septième béatitude : « Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ». Le terme grec *eirênopoios*, unique dans le nouveau Testament, réunit le nom paix, *eiréné*, et le verbe faire, *poiein*. En conséquence, il ne peut plus être question de conserver jalousement par devers soi le don de Dieu, ni de fatiguer le ciel de ses supplications pour le repos dans l'au-delà ; mais il s'agit de faire la paix comme on peut faire un pont ou soutenir un toit, de construire une œuvre pacifique, de créer, par ses propres efforts, de toute sa volonté, un monde sans haine et sans tourment, sans violence et sans brutalité. Il n'y a rien, humainement, qui doive être mieux fondé. Cette paix que le Christ a révélée ici-bas est pour l'homme de bonne volonté non seulement une grâce privilégiée, mais le pilier et la voûte de sa vie spirituelle. Sans elle, tout l'édifice de sa foi croule ; sans elle, il ne se maintient pas debout.

Dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin distingue essentiellement deux sortes de paix extérieures : d'une part, la paix qui concerne les relations sociales, et d'autre part, la paix qui concerne les relations de peuple à peuple.

La paix, étant la fin première de la société humaine, celle que composent les justes et les injustes, désigne des rapports harmonieux entre les citoyens, mais périssables, et où assurément il ne s'agit pas de vie éternelle. Cette paix, qui est obtenue grâce à l'intelligence et à la volonté individuelles, et qu'il est recommandé de rechercher et de maintenir entre les disciples du Sauveur et avec tous les hommes, revêt pourtant une importance primordiale, car elle garantit la liberté, la justice et l'ordre de la cité terrestre. Or tout homme recevra la paix de l'immortalité dans la vie éternelle où l'on jouit de Dieu et du prochain de Dieu, sous cette condition, qu'il aura fait d'abord un légitime usage des biens appropriés à la paix des mortels ; tandis que celui, par mépris des hommes et de Dieu, qui en aura indignement usé, les perdra sans recevoir de biens plus grands. « Aussi pouvons-nous dire de la paix, comme nous l'avons dit de la vie éternelle, qu'elle est la fin de nos biens ; d'autant que le saint prophète parle ainsi de la Cité de Dieu, sujet de cette œuvre si laborieuse : *Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton Dieu, car il a affermi les verroux de tes portes ; il a béni tes enfants en toi, lui qui a établi la paix comme ta fin.* » Les pacifiques, ceux qui aiment la paix et qui la procurent selon l'ordre terrestre et temporel, ont les promesses de la prospérité et de la joie. La vertu est de ce monde ; la félicité n'en est pas.

Quant aux relations de peuple à peuple, saint Augustin fait observer que même les gens de guerre aiment la paix et la convoient. Quiconque en effet prend les armes

espère soumettre l'ennemi et, par la victoire obtenue, établir la paix qu'il avait en vue en déclarant la guerre. Aucun homme ne fait donc la guerre, qui ne désire au fond la paix, en sorte que les personnes belliqueuses et pacifiques tendent leurs efforts vers un même but, savoir la paix de leur vie et l'intérêt de leur conservation. Ce qui les distingue alors, c'est la nature de la paix qu'ils recherchent ; car la paix voulue par l'oppresseur, que saint Augustin appelle « une ombre de paix », ne saurait être comparée à celle à laquelle aspire sa victime.

Les justes demeurent dans la tranquillité, même au milieu des guerres ou des persécutions, parce que celles qu'ils mènent ou qu'ils subissent exaltent l'ordre divin et qu'elles sont nécessaires au maintien ou à la recouvrance de la paix véritable. Mais la paix des hommes injustes est troublée, parce qu'elle est étrangère à l'ordre de la providence et que l'acquisition d'un bien immérité le perturbe. C'est l'orgueil qui pousse le méchant, non pas à détester la paix, puisqu'il n'y a pas d'être vivant qui n'en éprouve, d'une façon ou d'une autre, le besoin, mais à aimer uniquement celle dont il est l'ordonnateur. Or cette paix est opposée dans son principe à la paix de celui qui gouverne l'univers. Si le méchant refuse de considérer les hommes qu'il a assujettis comme ses égaux, il refuse d'autant plus de reconnaître la souveraineté du Tout-Puissant et d'obéir à ses décrets. La paix de l'orgueilleux contrefait et nie la paix de Dieu.

Il se trouve que c'est précisément chez saint Augustin, surtout, que la référence au Christ concerne la paix de chaque personne humaine. Tandis que, dans l'Antiquité tardive, la notion de paix était généralement comprise comme l'absence de guerre, saint Augustin en enrichit le sens : il affirme, avec saint Paul, que la paix du Christ est un

fruit de l'Esprit Saint, qu'elle dépasse toute intelligence à cause de son caractère surnaturel, qu'elle est donnée à celui qui croit, et que cette paix, différente de celle qui règne en d'autres communautés, est absolument propre au chrétien. Tout contemplatif qu'il était, l'œil intérieur fixé sur la vérité éternelle et immuable, saint Augustin n'a pas dédaigné de descendre à des considérations touchant la paix publique ou militaire. Il s'est aussi exprimé sur la position du chrétien en temps de guerre, et bien entendu sur les moyens d'éviter le sang et le carnage. Dans ses *Lettres* datées de la fin des années 420, c'est-à-dire du temps des invasions barbares, il définit le principe selon lequel la paix où l'on arrive par des voies pacifiques est plus souhaitable que la paix à laquelle on ne parvient que par la force des armes : « C'est quelque chose de fort grand et de fort glorieux que de faire la guerre », écrit-il à Darius, « quand on la fait avec valeur, et, ce qui est encore plus estimable, quand on y garde les lois de la fidélité que l'on doit aux ennemis mêmes. Car c'est au prix des travaux et des périls à quoi les guerriers s'exposent que Dieu nous fait la grâce de voir nos ennemis abattus, et la paix établie dans nos provinces et toute la république. Mais il est encore plus glorieux de donner la mort à la guerre même par la force de la parole, qu'aux hommes par le fer. »

À cette époque, la situation civile des chrétiens se transforme. Jusqu'alors, seule avait compté pour le soldat l'obligation de combattre. Sans doute on conseillait aux chefs de trouver aux différends un règlement amiable ; et si, par malheur, les tentatives pour rétablir la concorde étaient demeurées vaines et qu'il était impossible d'empêcher la guerre, on les pressait de mettre tout en œuvre pour la rendre moins cruelle. Ce n'est qu'après le règne de l'empereur Constantin que l'Église eut établi une distinction entre le devoir du citoyen de défendre l'État et

celui du chrétien d'embrasser l'ennemi. Il importait à présent de faire la guerre sans renier la religion de Dieu, et de faire la paix sans transiger avec l'injustice des hommes.

Des bandes de Barbares débarquaient d'Espagne. Derrière ces troupes errantes de brigands ou de soldats irréguliers, les vieux ennemis de la civilisation et de l'empire romains, les Maures, les nomades du Sud, les montagnards kabyles se précipitaient sur les campagnes et sur les villes, pillant, tuant et brûlant tout. C'était une désolation. Finalement, au printemps de l'année 429, sous la conduite de leur roi Genséric, les Vandales et les Alains passèrent le détroit de Gibraltar. Une armée de quatre-vingt mille hommes se mit à saccager méthodiquement les provinces africaines. Pour affamer les habitants, qui désertaient les villes et les fermes et qui se réfugiaient dans les gorges de l'Atlas, les Barbares détruisirent les moissons, incendièrent les greniers, coupèrent les vignes et les arbres fruitiers. Pour arracher leur or, ils les tourmentèrent avec des brutalités inouïes. Les enfants étaient fendus en deux, comme des pièces de boucherie, sous les yeux de leurs parents.

Le récit de leurs atrocités précédait, dans Hippone, l'arrivée des Barbares. Dans les maisons et les écoles, sur les places publiques et dans les rues, partout les bruits de la dévastation causaient le désespoir et l'épouvante. Saint Augustin comprit que son éloquence, que toute la charité du monde échoueraient contre cet élément déchaîné qu'était la horde vandale. L'évêque se tourna vers César. Il adjura Boniface, le comte d'Afrique, de sauver Rome et l'Église. Il ne s'agissait pas de vaincre, mais de n'être pas vaincu, de défendre la vie et de garder intact le dépôt de la foi. La paix ne pouvait donc plus être considérée comme un moyen de parvenir à cette union fraternelle entre les peuples où l'amour du Christ engage les fidèles, mais comme une fin, et le signe de l'union déjà réalisée.

Le trait qui distingue le mieux peut-être les Pères du désert est la conception agonistique qu'ils se font de l'existence. Pour eux, la vie chrétienne est avant tout un combat, comme elle l'était pour saint Paul exhortant les Éphésiens à revêtir « l'armure de Dieu » contre les démons, à passer « la cuirasse de la justice », à prendre « le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive de l'Esprit ». Quoique le combat spirituel contre les princes du monde et contre les esprits de malice constitue depuis toujours un des devoirs fondamentaux des chrétiens, il semble qu'il n'ait jamais été mené avec autant de volonté, de persévérance et de bravoure, que dans la vie et la doctrine des cénobites et des anachorètes. On sait que les anciens moines ne conseillaient la vie anachorétique ou solitaire qu'à ceux qui avaient longuement pratiqué l'ascétisme dans la vie commune ou cénobitique. Ainsi, dans le langage de plusieurs, le terme de cénobite en vint à signifier : commençant ou imparfait, et celui d'anachorète : parfait ou contemplatif. Entre ces deux états, se situent les degrés du perfectionnement intérieur. La guerre humaine dont parle Job consiste justement en cette vigilance que les moines du désert exercèrent sur eux-mêmes. Elle n'est ni méchante ni contristée, et n'a de cesse que l'âme n'ait reconquis sa première tranquillité. L'abnégation et la patience, par lesquelles les saints s'y efforcèrent, sont presque inconnues au monde. Ce n'est pas en s'aimant soi-même, en faisant ses volontés, en suivant ses sens, en contentant ses appétits, que l'on s'en forme l'idée.

Trois armes surtout étaient recommandées aux moines : la prière, le travail et le jeûne, auxquelles on ajouta, pour résister aux sommations des vices, d'autres moyens, moins doux ceux-là : le deuil, le silence, le renon-

cement, la pénitence, la mortification et le mépris des dommages corporels. Affermis par cette ascèse contre les puissances des ténèbres et contre eux-mêmes, les moines étaient conduits à cette maîtrise de soi qu'ils caractérisaient d'un terme emprunté au stoïcisme, mais qui a une signification bien chrétienne, l'*apatheia*, c'est-à-dire l'impassibilité. L'*apatheia* n'est pas, à proprement parler, l'extinction des passions, mais leur parfaite soumission chez celui qui est étroitement uni à Dieu, et qui, en tant que tel, demeure invulnérable aux traits de l'ennemi. Cependant, on aurait tort de croire que les démons ne tentent pas l'homme impassible. Ce n'est pas son éloignement du monde qui a jamais empêché les armées de Satan de lui donner l'assaut. Et rien ne montre davantage que les démons ont été vaincus, que la violence et la fureur avec lesquelles ils attaquent encore. Il suffit de se rappeler les tentations que saint Antoine a subies et repoussées pour s'en persuader. Telle est la condition du chrétien sur la terre, que les anachorètes ont assumée avec une constance incroyable. Avant d'aborder les plages de la béatitude, avant d'arriver à la dernière demeure du château intérieur, à cette prière d'union où l'âme est éveillée à l'égard de son Dieu et endormie à toutes les choses de la terre, elle doit traverser de lamentables aridités.

Cette paix victorieuse de la tyrannie des passions sensuelles et intellectuelles ne ressemble pas à l'indifférence des cyniques, ni à l'insensibilité des philosophes, ni à l'indolence des quiétistes. Il émane des portraits conservés de ces âmes épanouies et riches dans le plus total dénuement des biens de ce monde, une impression d'allégresse intrépide. Parmi les pieux ascètes retirés en Égypte, patrie classique du monachisme chrétien, il faut faire une mention particulière de saint Jean Cassien, le

contemporain exact de saint Augustin, parce qu'il est le premier auteur qui ait coordonné, en un vaste travail de synthèse, la doctrine ascétique et mystique des anciens moines d'Orient.

Après qu'il eut pris l'habit à Bethléem, le désir d'avancer dans les voies de la science, des vertus et de la perfection, lui fit quitter la Palestine et le poussa vers les déserts d'Égypte où, attiré par la renommée de quelques saints ermites, il alla durant sept années de couvent en couvent, toujours accueilli avec cordialité par les solitaires. À la fin de sa vie, après d'autres voyages à Bethléem, Constantinople et Rome, il se fixa dans le sud de la Gaule. C'est à Marseille, vers 420, au milieu des dévastations barbares, qu'il écrivit ses principaux ouvrages, les *Institutions*, qui tracent les règles de la vie extérieure et intérieure du moine, et les *Conférences*, qui sont en quelque sorte une suite et un supplément du premier. Jusqu'alors, les Pères du désert s'étaient contentés de composer des recueils de sentences et d'anecdotes pieuses, connus sous les titres d'*Apophtegmes* et d'*Histoire lausiaque*. Il s'agissait de paroles isolées, de propos fragmentaires, souvent laconiques, qui ne constituaient pas un enseignement méthodique de théologie ou de spiritualité, mais qui étaient le fruit d'une longue expérience et d'une profonde méditation. Les *Conférences*, qui sont le chef-d'œuvre de saint Jean Cassien, rapportent elles aussi les entretiens qu'il eut avec les solitaires les plus illustres, mais surtout elles forment ce qu'on pourrait appeler un code complet du monachisme primitif. Leur autorité fut considérable. Saint Benoît en prescrivit la lecture dans les monastères. Or selon saint Jean Cassien, le but de la vie religieuse est de conduire l'âme, par la pureté et par l'intelligence du cœur, à la contemplation, qui est une anticipation de la béatitude, ou encore le

royaume de Dieu intérieur dont parle saint Paul dans l'Épître aux Romains : « Car le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit ». Ce royaume, qui aura sa perfection dans l'autre monde, est déjà possédé ici-bas par toute âme juste que la grâce de l'Esprit a touchée. La paix, que saint Jean Cassien définit comme « *immobilis tranquillitas mentis ac perpetua puritas* », et qu'il estime au-dessus de toutes les gratifications terrestres, est moins une vertu qu'un effet de la plus grande et de la plus nécessaire d'entre elles, la charité.

Sa conception est pleinement d'accord avec l'idée augustinienne de la paix, à la fois comme don divin, à la réalisation duquel l'homme doit coopérer, et comme don eschatologique, lequel, grâce à l'amour, est possédé en arrhes dès cette vie. L'abbé de Saint-Victor, non plus que l'évêque d'Hippone, ne sont de purs mystiques. Jamais on ne les voit évanouis d'extase, baignant nonchalamment dans les vapeurs du sentiment divin. Quand saint Augustin eut pacifié les passions voluptueuses qui dominèrent en lui quelque temps, il combattit de toutes ses forces la langueur, la paresse et le découragement chez son prochain. Parce qu'il s'était convaincu que Dieu n'agit en l'homme que pour le faire agir, la prédestination devint pour lui une raison d'œuvrer plus impérieuse encore. De même que saint Augustin ne sépare pas l'action de la contemplation, de même saint Jean Cassien n'aspire pas au repos en dehors de l'activité apostolique. La vocation du chrétien est donc inséparablement double : la découverte de la paix, le partage de la paix.

Selon saint Jean Cassien, les jeûnes, la privation de toutes choses, les veilles et la prière, ne sont pas la perfection, mais les chemins de l'avancement spirituel ;

non pas la fin de la profession monastique, mais les moyens de parvenir à son accomplissement. L'obligation principale de tendre vers Dieu le cœur et la pensée en évitant tout ce qui peut les en distraire est représentée dans l'Évangile par l'histoire de Marthe et de Marie, que saint Augustin et saint Jean Cassien ont tous deux commentée et à laquelle ils ont donné la même signification. Marthe était occupée à servir Jésus et ses disciples, tandis que Marie, écoutant la parole du Seigneur, se tenait à ses pieds, qu'elle baisait et qu'elle embaumait de parfums. L'une s'affairait pieusement, et voyant qu'elle ne pouvait pas y suffire, se plaignait au Maître de travailler seule ; l'autre négligeait son devoir, oubliait les vertus, car elle trouvait son souverain bien dans la béatitude que lui donnait la vue de Dieu. Marthe s'empresse, mais quelque attentionnée et diligente qu'elle soit, le Christ accorde sa préférence à celle qui le contemple à loisir : « Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. » Par là, nous dit saint Jean Cassien, il faut comprendre que toute œuvre, même sainte, et si louable ou profitable qu'elle nous paraisse, ne doit être estimée qu'au second rang, parce que le terme de nos vœux est d'acquérir cette tranquillité aimante en quoi nous admirons le Christ et nous lui ressemblons. Sans doute les œuvres extérieures sont-elles utiles en ce monde et récompensées dans l'autre ; mais leur valeur est limitée et leur éclat momentané, ainsi que toute chose appartenant à la vie présente, malheureusement sujette à la vieillesse et à l'affaiblissement. Puisque la créature ne peut arriver au bonheur immuable par sa nature, mais seulement par l'union avec le Créateur, il n'y a pas de vertu si noble et si heureuse que celle, préparant l'âme aux noces éternelles, qui fait descendre

sur l'homme établi au-dessus de lui-même, dans l'agenouillement intérieur, la paix de la contemplation.

« On ne dira pas », écrit saint Augustin à Pauline, « que cette paix de Dieu soit autre chose que la splendeur de son essence, c'est-à-dire son Fils unique, de qui vient cette charité qui passe toute science, et dont la connaissance nous comblera de toute la plénitude de Dieu. » Le désir de paix revêt à présent sa signification dernière ; il exprime l'espérance de la participation au repos éternel, à la communion des saints, à l'harmonie céleste, à la collection de l'amour. Désormais, la paix est attachée à la venue du Sauveur dans le monde, destinée à réconcilier les pécheurs avec Dieu et à conclure la nouvelle alliance. Le Verbe s'étant fait chair, le lien entre l'homme et Dieu est renoué. L'Homme-Dieu unit les deux natures que la chute d'Adam avait séparées. La paix est le signe de l'incorporation au Christ dont les croyants sont devenus les membres, le signe de l'adoption divine jusque-là empêchée par leurs fautes.

Le pardon des péchés, de tous les péchés, même de ceux commis après le baptême, assurément les plus nombreux, et en tout cas les plus graves, le pardon librement accordé au moment du sacrifice expiatoire, dans la mesure où il scelle la réconciliation définitive de l'homme avec Dieu, est le don de paix suprême. Et cette paix, nous dit saint Augustin, donnée dans l'acte de la rédemption, est une paix universelle, car Jésus-Christ est mort pour tous les pécheurs, même les injustes, même les méchants, même les bourreaux, pour tous, sans exception. C'est pourquoi l'Écriture exhorte à conserver la paix avec ceux-mêmes qui sont ennemis de la paix, et à demeurer avec eux dans la communion des sacrements, par où, en attendant la fin de leur exil, Dieu prépare les croyants à la résurrection et à la paix inaltérable dont ils jouiront dans

le sein de la Jérusalem céleste. Lorsque les hommes, devenus enfants de Dieu, et réformés sur l'image de celui qui les a créés, seront parvenus à cette plénitude, il n'y aura plus rien à attendre ni à désirer pour eux.

À l'époque où saint Augustin fut ordonné prêtre, les disciples de Donat se trouvaient encore en très grand nombre dans Théveste. La communauté orthodoxe ne possédait qu'un seul sanctuaire, la *Basilica major*, ou Basilique de la Paix. La « Paix », c'était le nom officiel du catholicisme. « Basilique de la Paix » signifiait tout simplement « Basilique catholique ». À l'abri de ses murailles et de ses tours, au milieu de ses annexes et de ses jardins, elle ressemblait déjà à un de nos monastères du Moyen Âge, et aussi, par certains côtés, aux grandes mosquées de l'Islam, avec leurs cours ceintes d'arcades, leurs vasques des ablutions, leurs promenoirs et leurs terrasses. Les fidèles et les pèlerins étaient là chez eux. Ils pouvaient flâner dans les vergers, s'étendre sur les dalles des portiques, dormir dans l'ombre bleue des colonnes et la fraîcheur des parterres d'eau. La basilique était, loin des hostilités humaines, un lieu d'agrément et de silence, un séjour de quiétude, une résidence propice à la récollection. Il faut imaginer ces claires architectures, inondées de lumière, sous leur riche parure de mosaïques et de marbres multicolores ; il faut entendre le langage que parlaient ces figures symboliques, les agneaux paissant parmi les touffes d'asphodèles, la source jaillissant en tumulte de la brèche d'un rocher, les cerfs, les lions et les colombes se désaltérant sous le feuillage des jeunes arbres. Comme dans les prophéties et dans les paraboles, les animaux des plaines et des bois et les fruits de la terre devenaient les images de la promesse et du pardon. Les formes purifiées des olives, des palmes et des myrtes,

apportaient le message de florale suavité. Un sentier, gravissant la montagne, conduisait à la Jérusalem du ciel, environnée de ses puissants remparts. Des guirlandes de cédrats, de figues et de grenades, s'enroulaient autour des chrismes. Les corneilles, les paons, les flamants, les perdrix, des oiseaux d'une espèce inconnue, portant sur la tête un flocon de plume et traînant dans les prairies une queue vert noir tachetée d'or, cherchaient leur nourriture sur les murs peints des baptistères et sur les voûtes des nécropoles. Des personnages sculptés sur des tombeaux faisaient connaître la joie qui règne au paradis à l'arrivée des nouveaux élus. Une mère était reçue et acclamée par ses enfants qui l'avaient précédée dans l'éternité.

François BOUCHET.

TRADUCTIONS.

